

JEAN ROBAEY

Marc Quaghebeur, *Clairs obscurs. Petites proses*. Cognac. Le temps qu'il fait. 2006. pp. 95. ISBN -2-86853-456-2

On commence à entrevoir le chemin parcouru et la direction, peut-être, de celui qui reste à parcourir. Mais, plus encore, le nouveau recueil de Marc Quaghebeur, *Clairs obscurs*, donne l'impression que le poète a trouvé sa voie. Une voix secrète où il peut découvrir, avec fragilité, les rêves – volontiers portés vers l'extérieur – de son *ego* le plus intime. Après la recherche expérimentale et quelque peu spasmodique de ses premiers recueils, l'auteur nous donne ici une prose hautement poétique. Qui n'évite pourtant pas le récit.

L'œuvre totale – à laquelle le poète nous dit un jour vouloir donner le titre général de *Adieu* sinon *À Dieu* – apparaît peu à peu. L'indication en deuxième page de couverture, selon laquelle son œuvre «se répartit jusqu'à ce titre sur deux cycles: *Les rythmes de la morte*, poèmes brefs et visuels, et *Les Aires des vieillards*, plus pressé, qui s'accomplit dans *La nuit de Yuste*», ne recoupe qu'imparfaitement la liste des écrits «du même auteur» telle qu'elle est reproduite à la p. 4 et où, après *Forclaz* (exclu du cycle), apparaît l'unique titre général *Lassitude de l'oubli* sous lequel s'inscrivent, en cinq sections, dix-sept titres. Notons que l'auteur "oublie" avoir publié chez L'Age d'Homme *L'herbe seule* (dans le même volume était présent *Livrets* de Franz De Haes).

Le mouvement général de l'écriture du poète est bien celle qu'il indique lui-même: des poèmes brefs et visuels à des textes plus phrasés. Les poèmes brefs sont, comme nous l'avons dit, expérimentaux et proches de l'obsession langagière qui caractérise l'écriture de Mallarmé: ils nous apparaissent parfois trop tendus, trop désireux de poésie plus que porteurs de poésie effective (mais nous relisons avec plaisir quelques exploits, tels *Les Vieilles*). La plupart des textes en prose sont souvent de pure prose (et Quaghebeur est en train d'écrire sinon de publier un roman – au titre encore absent – assez étonnant): une telle prose apparaît distante des recherches poétiques de l'auteur.

Nous en venons ainsi à *Clairs obscurs. Petites proses*. Le sous-titre est important et renvoie à la recherche, parallèle à la poésie, qui caractérise la littérature française depuis Baudelaire: central est ici le nom de Rimbaud, auquel on ajoutera rapidement ceux de nombreux surréalistes et post-surréalistes (nous pensons en particulier à certains auteurs francophones belges, de Lecomte à Nougé... sans oublier, pour l'*aura*, celui de Maeterlinck).

Le livre est dense: dix sections pour un total de près de 100 textes. Les sections sont inégales, avant tout pour le nombre de textes qu'elles réunissent. Les sections apparaissent aussi diverses quant au poids de leur contenu.

Fondamental est le rythme, et c'est précisément le développement du rythme qui représente la nouveauté du recueil (proche en cela des *Carmes du Saulchoir*, livre plus secret encore): rythme qui reprend, continue et élève celui qui vivait irrégulièrement dans nombre de poèmes et, lascivement, de proses des œuvres précédentes. Ce rythme est caractéristique de Quaghebeur: il s'agit d'une force et d'une volonté de dire, d'un point de départ souvent fortement senti, d'un centre nerveux qui commandent le développement du texte: comme d'une source à laquelle le poète doit sans cesse revenir. La fragilité – terme que nous employons dans un sens en grande partie positif – est toujours présente, une fragilité qui révèle avant tout la sincérité fondamentale de l'expression sinon la véracité de l'énoncé. Une telle fragilité risque pourtant de submerger la force sous-jacente: la difficulté de donner une voix simultanément au fragile intime et à la pulsion passionnelle et tempétueuse porte, çà et là, le poète à une neutralisation à l'enseigne d'une perfection d'écriture qui peut apparaître trop recherchée, trop stylisée sinon précieuse. Nous reconnaissons là un trait de l'homme et du chercheur Quaghebeur: une nature romantique et parfois sauvage dans son immédiateté et sincérité que l'écrivain raffiné et pétri de culture entend dompter.

Nous ne voulons ici que présenter à quelque distance une œuvre et un livre, nous ne voulons qu'y projeter quelque lumière ou simple éclairage pour laisser au lecteur l'entreprise de la découverte. Nous voulons pourtant indiquer deux ou trois points qui nous apparaissent les plus extrêmes: la passion amoureuse et érotique, le rapport (parfois pour le moins surprenant) à l'histoire passée et présente, l'enjeu de la vie et de l'écriture. Ainsi ces quelques extraits: «Entre ses paumes, il loue ses seins. Entre ses jambes, elle joue des reins. Ses mèches valsent. Elle se rabat sur son visage. Leurs lèvres roulent, puis se rendent. / Elle se déchaîne, ses eaux ruissellent, il la maintient. Il ne sait plus où elle tombe; où elle monte» («Le colloque», p. 68); «Quelques années plus tard, il décède, seul. Sur une terrasse. Face aux astres qu'il recherchait. / Trente-trois ans plus tôt, son père s'était effacé pour sauvegarder l'unité du pays» («Né pour régner», p. 56); «[...] La lieutenance bouge. Un blanc comprend. Enfourne les uns et les autres dans sa jeep. Les ngandas attendront. / Sous l'aube blême, partout, des hommes en armes. / On ne connut jamais le nombre d'étudiants fauchés sur le campus» («Lumumbashi», p. 78); «Deux promeneurs. / L'un vient des vieux domaines. L'autre, des coronas nus. [...] L'enfant des allées aime

porter ses mains sous le menton. Le fils des courées préfère agripper la table. / Ils parlent de la douleur de leur pays. / Tous deux écrivent» («La rencontre», p. 93).

Jean Robaey

Università di Ferrara

Dipartimento di Scienze Umane

Via Savonarola, 27

I – 44100 Ferrara

jean.robaey@unife.it